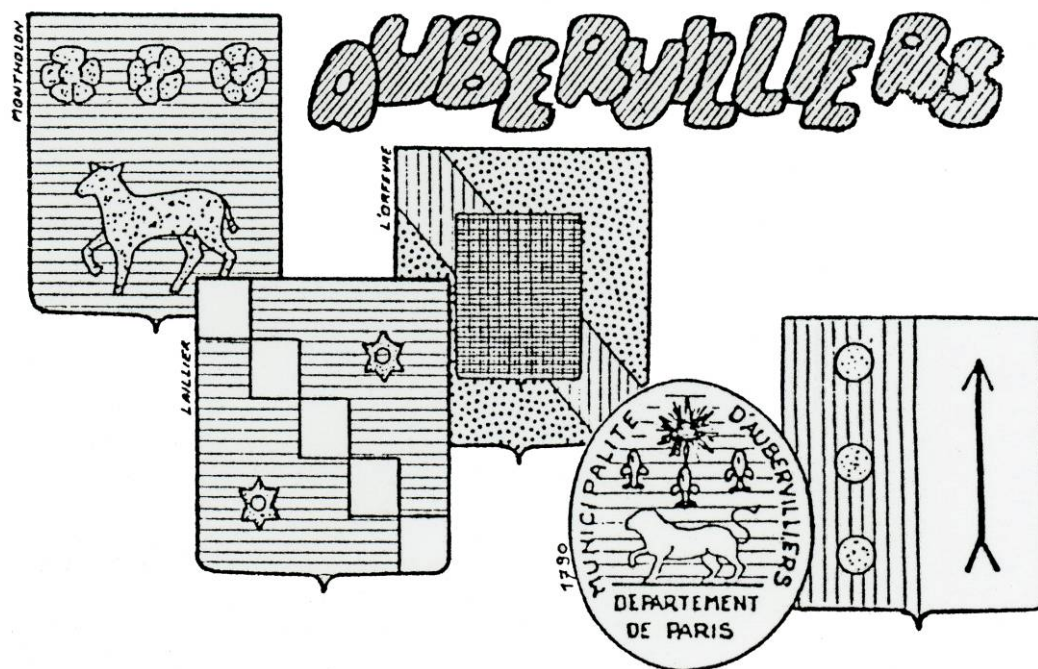


SOCIETE DE L HISTOIRE ET DE LA VIE

A AUBERVILLIERS



les Vertus

à travers le temps

Le 17 avril, nous avons visité le quartier du Landy et de la Haie-Coq. Une nouvelle fois, le car était plein. Le temps était de la partie et c'est sous un beau soleil de printemps que nous nous sommes promenés à pied dans le quartier du Landy. Les participants étaient ravis et beaucoup nous ont félicité de cette promenade et de leur avoir fait découvrir un quartier qu'ils ne connaissaient pas et qu'ils n'auraient pas arpenté d'eux-mêmes. Beaucoup ont apprécié le charme d'une balade, la long du canal et ont été intéressés par les manœuvres d'une écluse et par l'impressionnante chute d'eau de celle du Landy. Ils ont appris également l'implication d'Aubervilliers dans certains épisodes de l'histoire nationale, notamment les batailles qui se sont déroulées en 1814 et 1815 sur les bords du canal, en cours de percement à cette époque.

Nous préparons maintenant d'autres visites et peut-être une sortie historique d'une journée en province.

Toutefois, ces visites ne nous font pas oublier l'anniversaire du bicentenaire de la Révolution auquel nous apportons notre collaboration.

Comme vous pouvez le voir nous continuons à nous activer.

Dans le prochain bulletin, j'espère avoir, encore une fois, à vous parler de nos réalisations et de nos projets que nous voulons de plus en plus, ambitieux.

A bientôt.

La Secrétaire

G. GOULM

Attention : A partir du mois, de septembre, nos permanences auront lieu le lundi (à la place du vendredi) de 14 H à 19 H, sauf pendant les vacances scolaires.

11 NOVEMBRE 1918

FIN DE LA PREMIERE GUERRE MONDIALE

Il y aura bientôt 70 ans s'achevait un conflit dont les conséquences se feront longtemps sentir sur la vie des français ; il est toujours présent au souvenir dans les monuments aux morts érigés dans chaque commune et la longue litanie des noms qui y sont gravés atteste l'ampleur du massacre.

Nous l'évoquerons ici à travers une étude et quelques documents.

∴

LA GUERRE VUE A TRAVERS LES REGISTRES DE L'ECOLE DE FILLES JEAN MACE¹

Les réfugiées :

Dès le mois d'octobre 1914, on les voit arriver de tous les départements du nord de la France : 12 petites filles inscrites cette année-là, 27 en 1915, 13 en 1916, 12 en 1917. Elles sont hébergées chez des parents ou dans des centres ; ce n'est parfois qu'une halte de quelques semaines avant un nouvel exode. Elles arrivent, perturbées par la peur comme cette fillette venant de Longwy : "troubles nerveux provenant de ce qu'elle a vu au début de la guerre dans son pays" écrit la directrice dans la colonne observations du registre d'inscription.

Les orphelines :

83 enfants inscrites entre 1908 et 1924, donc étant à l'école pendant tout ou partie du conflit n'ont plus, leur père. Tous n'ont pas été tués à la guerre, la mortalité était déjà élevée (tuberculose, accidents du travail, alcoolisme) dans, une ville insalubre comme Aubervilliers, mais il y en eut un grand nombre : la liste que l'ont peut voir dans, le hall de mairie en témoigne..., et il y aura les blessés, les invalides, ceux qui ont été traumatisés et ne se réadaptent pas : "gentille enfant, intelligente, partie avec la mère obligée de quitter son mari qui s'est mis à boire après la guerre et maltraitait la famille".

C'est parfois la mère qui ne supporte pas sa peine, mais c'est toujours l'enfant qui est victime : "orpheline de guerre, particulièrement mal tenue, jamais

¹ Actuelle école Condorcet.

débarbouillée, linge déchiré et sale. Indisciplinée, pas méchante mais abandonnée de la mère qui boit".



La sortie des classes en novembre 1909. Combien de futurs orphelins ?

La vie quotidienne :

Les enfants sont mêlés à la guerre : très tôt pour cette Marie-Christine Diétrich qui, de nationalité allemande (probablement d'origine alsacienne d'après le nom) est mise en congé : l'hostilité aurait été trop grande à son égard. Elle aura été probablement internée avec ses parents.

Le conflit s'insinue sous de multiples formes auprès des enfants : il est décidé d'offrir au roi des belges une épée d'honneur "chaque enfant donnera une obole, si minime soit-elle" décrète l'Inspecteur (22.2.1915). Pour les dons aux soldats, il les souhaite anonymes, sans publicité.

L'imagination doit travailler aux récits des combats, aussi ce même Inspecteur recommande "de ne pas donner d'impression trop fortes... pas de récits d'horreurs qui effrayent les enfants".

Et comme il faut maintenir le moral de l'arrière, il ajoute "se tenir aux communiqués officiels, non aux racontars ou aux on-dit... qui pourraient répandre la désunion parmi nous ou nos alliés... Eviter aussi les nouvelles décourageantes et non-officielles".

On demande aussi aux enfants de bien travailler : "s'est donné beaucoup de mal pour annoncer de bons résultats à son père qui est au front" écrit la directrice d'une fillette. Mais il y a la réalité de la vie quotidienne : le père mobilisé, la mère doit travailler; les enfants sont livrés à eux-mêmes et les grandes sœurs doivent garder les petits ; aussi les observations consignées au registre d'inscription donnent de 15 à 20 % de fréquentation scolaire irrégulière.

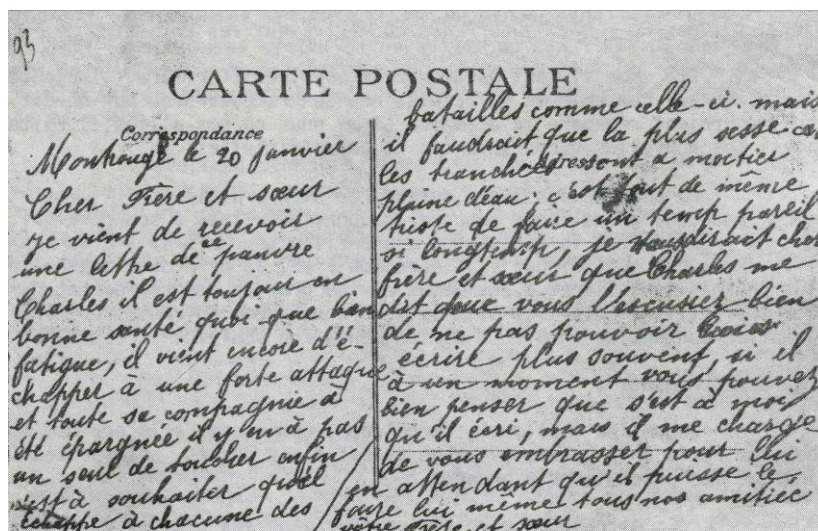
Les bombardements :

Zeppelins (ballons), avions, commencent à lâcher des bombes sur Paris : la guerre aérienne en est à ses débuts. L'Inspecteur indique les précautions à prendre :

- au signal des pompiers rentrer dans les classes du rez-de-chaussée, les petits peuvent même se baisser sous les tables.
- se tourner du côté des murs pleins, loin de la rue ; tirer les rideaux pour éviter les éclats de verre.

Américanomanie :

Après 3 ans de guerre, les adversaires sont épuisés et on ne voit guère qui pourra l'emporter ; c'est particulièrement vrai pour les français saignés par quelques offensives mal préparées par des généraux incompetents et pour lesquels la vie humaine ne comptait pas. Aussi l'entrée en guerre des Etats-Unis apporte, avec l'espoir (réaliste) de voir la balance enfin pencher de notre côté, un engouement pour une Amérique idéalisée, pourvue de toutes les qualités. Le cahier du Conseil des Maîtresses en donne l'écho : par exemple, on propose de faire connaître, commenter le serment d'un petit américain qui jure "de respecter la propriété d'autrui afin qu'on respecte la mienne - d'employer un langage correct - de protéger les petits oiseaux - de ne pas jeter de pierres - d'être poli surtout avec les personnes âgées".



La résignation du début de la guerre éclate dans cette carte adressée à un habitant d'Aubervilliers : on s'en prend au temps qu'il fait.

Document Claude FATH

Ailleurs il est dit "... que nos alliés les généraux américains servent de modèle..."



Départ de jeunes d'Aubervilliers et de La Courneuve. La gravité, même l'angoisse sont perceptibles dans les regards. Ce n'est plus la joyeuse fête des conscrits passant le Conseil de Révision avant 1914, comme d'autres documents nous le montrent.

(Archives de la Société d'Histoire - Don de Mme POISSON)

Réflexions du Conseil des Maîtresses pour terminer :

En octobre 1918, chacun sent que la guerre touche à sa fin. Il faut penser à l'avenir et les Conseils des Maîtres sont invités à faire des suggestions. Nos institutrices sentent bien que le monde ne sera plus le même ; elles émettent des avis parfois revendicatifs : il faut améliorer la situation des maîtres car le recrutement des instituteurs devient très difficile (les hommes ont payé un lourd tribut au carnage), il faudrait des maîtres spécialisés (c'est encore une revendication 70 ans après), créer des cours supérieurs, professionnels pour recevoir les enfants de plus de 13 ans ; elles s'en prennent parfois aux patrons "beaucoup de jeunes apprentis sont employés pour faire les courses et perdent leur temps".

Mais elles disent aussi que beaucoup de ces apprentis "se laissent entraîner à suivre de mauvais exemples..." et elles aspirent à un monde ordonné, sans, contradictions ni conflits rejaillissant sur l'école. La militarisation de la vie pendant la guerre leur donne une idée "dès que l'enfant entre à l'école, il devrait avoir un livret scolaire qui le suivrait toute sa vie comme le livret militaire suit le soldat dans toute sa carrière... et plus tard, il suffirait au patron ou au chef de consulter ce livret pour connaître la valeur de l'ouvrier ou de l'employé".

Je ne dis pas que tous les instituteurs de France, même d'Aubervilliers (ni même de l'école) partageaient ces vues, je les cite simplement comme une contribution possible à l'histoire des mentalités de cette période.

Jacques DESSAIN

HISTOIRE DE L'HOPITAL TEMPORAIRE QUI DEVINT, EN 1905, L'HOPITAL Claude BERNARD

Notre ami Raymond LABOIS, à travers des journaux de l'époque, raconte "l'aventure" de cet hôpital pour contagieux de la porte d'Aubervilliers connu sous le nom de "Claude BERNARD".

Un hôpital pour contagieux

Une épidémie de choléra décima la région parisienne au cours des années 1883-1884. Paris ne possédait pas, alors, d'hôpital d'isolement pour les malades contagieux. On construisit donc, en catastrophe, huit baraquements de bois, sur des terrains vagues de la porte d'Aubervilliers pour les cholériques convalescents. Ces bâtiments devaient être détruits par le feu une fois l'épidémie passée. Dans la réalité, ces baraquements accueillèrent aussi des contagieux de toutes sortes atteints de scarlatine, érysipèle, variole, diphtérie, rougeole et autres maladies dites "douteuses".

Ces bâtiments provisoires existaient encore 17 ans après leur construction. Ils étaient chauffés par des poêles vétustes dont les tuyaux passaient à travers les plafonds de bois alors qu'aucune protection contre l'incendie n'était prévue.

Le journal "l'Aurore" du 15 novembre 1900, écrivait ceci :

"L'hôpital est infesté de rats qui crèvent sous les planchers et sont une nouvelle cause d'infection. La mortalité à l'hôpital s'est élevée, cette année, jusqu'à 23 %. Il est d'abord matériellement impossible d'empêcher les infirmiers des divers pavillons de communiquer ensemble et de transmettre la variole à un scarlatineux, par exemple. En outre, les douteux sont placés dans une salle commune, soignés par les mêmes infirmiers. Un rougeoleux, au bout de deux jours de présence, sort de là avec une variole caractérisée."

Une vraie "cour des miracles"

Nous allons maintenant transcrire textuellement le reportage du journal "Le Figaro" du 28 août 1893. Dans cet hôpital dit "temporaire" la réalité dépassait la fiction. Jugez-en :

"Voilà environ 10 ans qu'il est "temporaire", sa construction datant de 1884".

"Le directeur s'y ennuie et baille, les internes, de crainte sans doute d'y moisir, y mènent joyeuse vie, les malades y pâtissent, jaunissent et dépérissent. A l'intérieur les hospitalisés grognent et se plaignent de l'incurie générale, à la mairie d'Aubervilliers on proteste contre les transmissions quotidiennes de microbes ; au commissariat de police on conte les joyeux passe-temps de messieurs les internes".

Construit dans le but d'hospitaliser quelques contagieux, il étend sur le glacis extérieur des fortifications, de la porte d'Aubervilliers au canal de l'Ourcq, ses baraquements longitudinaux, goudronnés jadis, vermoulus aujourd'hui, assez semblables aux wagons de quelque interminable train de bestiaux dont la tête serait de deux kilomètres distante de la queue.

La machine, je veux dire le premier corps de bâtiment affecté à l'administration - donne la note de l'ensemble : couloirs étroits, locaux exigus, chambres sordides, le tout mal tenu et inflammable au seul craquement d'une allumette.

En enfilade - les chambres d'une caserne, moins l'hygiène - viennent ensuite cinq "pavillons" :

- 1.° varioleux
- 2.° érysypélateux
- 3.° diphtériques
- 4.° scarlatineux, rubéoleux et douteux
- 5.° services généraux.

En outre, deux grandes tentes très sombres, sans air, et assez mal closes... pour qu'on y ait froid la nuit sans y respirer le jour.

C'est là que sont entassés cent soixante malades, déjà à l'étroit ; on se demande à ce propos ce que dut être leur situation lorsque leur nombre, tout dernièrement, s'élevait à deux cent cinquante!

Pourquoi n'y a-t-il qu'un seul W.C. par pavillon ? et mal installé - oh ! combien ! - avec siège vermoulu à peine propre, aération parcimonieuse, appareils de dégagement absolument défectueux ?...

Et que de critiques générales à soulever ! - En cas d'incendie la seule source d'alimentation des pompes est le canal ... Mais lorsqu'il est à sec, comme il y a deux mois ?... D'ailleurs, il rend d'assez mauvais services, le canal, n'est-ce pas lui qui véhicule les microbes dont se débarrassent les linges qu'on ne se gêne pas pour y laver ?... Les "pavillons" absolument l'un sur l'autre, ne sont pas séparés : vous représentez-vous un pensionnaire du N°3 allant faire l'échange aimable de sa diphtérie contre la variole d'un habitant du N°1 ?... Car ils s'ennuient, ces malheureux ; rien pour se promener ; pas un arbre ; pas un jardinet, rien que le glacis pelé, rôti par le soleil, avec la seule perspective des grisailles d'un mur d'enceinte ; aussi ne se gênent-ils pas, bien souvent, pour enfreindre la consigne et descendre dans le fossé des fortifications. Souventes fois, des infirmières, par vigilance, sans doute, les y accompagnent. Un jour, ils s'amusèrent à se servir d'un banc comme bélier et brisèrent une baraque : cela fait toujours passer deux heures.

Pas de surveillance, pas de direction. Tout le monde "s'en moque"... Le directeur ne sait même pas quelle eau boivent ses malades : "Je ne sais ... me dit-il, eau de source je pense... Dhuys ou Vanne..." etc., etc.

Or, si l'on ajoute mille détails, dont tous ont leur importance, on se rendra peut-être compte de la situation des malades dont les réclamations sont d'autant plus étouffées qu'ils ne reçoivent, en vertu du règlement, aucune visite, quelle qu'elle soit, de l'extérieur.

Les plaintes n'émanent pas exclusivement de l'hôpital. A la mairie d'Aubervilliers, au Conseil Municipal de cette commune, on proteste ferme contre le maintien d'un établissement qui, placé sur cette commune, lui envoie ses émanations chargées de microbes mortels, et ajoute ses chances d'infection à celles que présentent déjà les usines d'équarrissage, les fabriques de poudrette, dont foisonne toute cette région.

"Un hôpital pour rire" (sic)

Autre chose pour terminer.

L'isolement est, comme chacun sait, une cause d'ennui souvent profond : l'ennui - surtout profond - est incompatible avec la jeunesse, et messieurs les internes sont tous jeunes. Ils combattent donc l'ennui.

Et sur l'herbe rare du talus, à l'ombre de ces fortifications qu'on a tant parlé d'abattre, de joyeuses fêtes les réunissent - pendant que quelque diphtérique attend son "opération".

Voilà le dernier de ces festins, récent de quelques jours :

Pour célébrer dignement la nomination de deux collègues, on a organisé sur le glacis même un champêtre banquet et installé sur une table volante un nombre respectable de bouteilles de Champagne, dont la vue excite la convoitise d'une dizaine de pierreux, couchés sur le haut du rempart - intra muros - et séparés des soupeurs par toute la largeur du fossé.

Des dames (?) qu'à leurs chapeaux il est impossible de ne pas prendre pour des parisiennes, sont venues étaler sur l'herbe maigre la fraîcheur de minces, toilettes claires, lesquelles semblent injurier les blouses hygiéniques roses, bien suggestives pourtant, des infirmières - et les rires aigus évoquent dans les échos d'alentour d'autres conceptions que celles de la toute proche "antichambre de la mort".

Le banquet commence comme tous, les banquets ; mais il continue, et surtout finit, autrement que ceux généralement qualifiés d' "officiels" et les pierreux de là haut assistent, émerveillés, à des scènes que Rubens et Callot se fussent refusés à reproduire : toilettes féminines dans un désordre qui n'est nullement un effet de l'art, avec perspectives variées qu'éclaire la lune plus blême que jamais, chants intermittents, d'une incohérence de belle venue, qui ne rappellent que très vaguement la Valkyrie pour l'air et le Cantique des Cantiques pour la poésie ; distractions de société et jeux dits innocents, tels que celui qui consiste à lancer vers le ciel impassible assiettes et bouteilles et à les briser à coup de revolver... j'en passe à dessein.

Exaspérés d'une joie qui trouble leurs poétiques rêveries, les rôdeurs du rempart lancent des pierres contre le groupe trop exubérant. Séance tenante, messieurs les internes constituent gardes du corps deux infirmiers qu'ils arment de revolvers, et les envoient dans le fossé.

Deux hommes sont là, en effet, qui semblent se promener. Sans autre forme de procès, les infirmiers tombent sur ces deux hommes à bras raccourcis... Hélas, ce sont deux douaniers qui font leur ronde ils se fâchent, se défendent, du bruit s'en suit, et tout le monde s'en vient échouer chez M. S... commissaire de police, qui verbalise.

•
• •

Et voilà comme on soigne, à Aubervilliers, dans un hôpital pour rire, les contagieux, en danger de mort, sous le délicieux prétexte qu'ils sont... isolés !

J. du GOURCQ

L'hôpital "CLAUDE BERNARD" remplace l'hôpital "TEMPORAIRE"

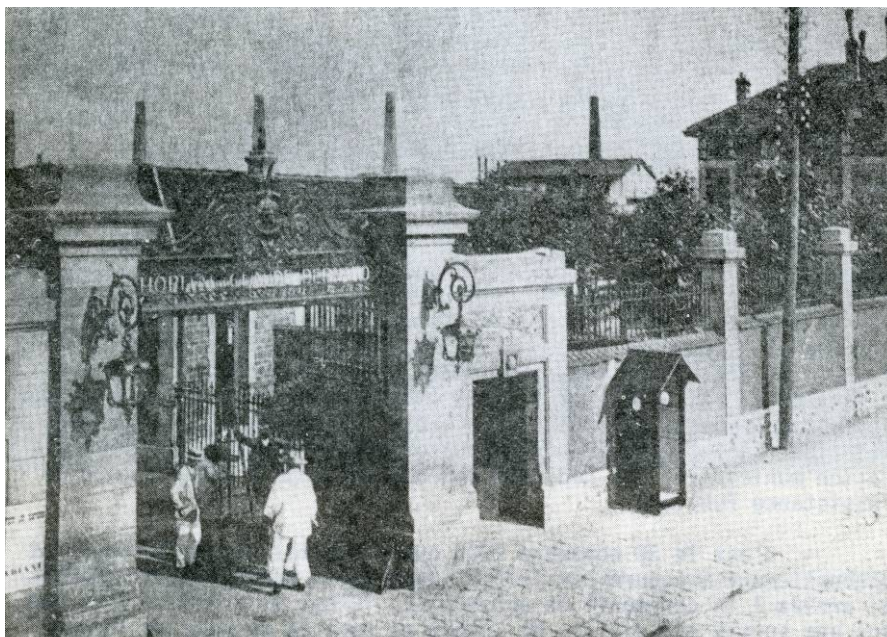
L'hôpital Claude Bernard de la porte d'Aubervilliers, tel que nous le connaissons, a 83 ans. Construit pour remplacer enfin les baraques en bois de l'hôpital temporaire, il restait un établissement destiné à recevoir les contagieux. Comment furent détruites ces baraques dont la presse de l'époque a dit qu'ils étaient la honte pour Paris ? On les brûla, tout simplement. Les sapeurs-pompiers accomplirent cette mission le 12 juillet 1904. On construisit les nouveaux bâtiments au même emplacement. Ce terrain étant situé dans la zone militaire, il fut concédé par les autorités militaires à l'administration municipale. Les hôpitaux dépendaient déjà à cette époque de l'Assistance Publique.

C'est le 30 novembre 1905 que l'hôpital Claude Bernard fut solennellement inauguré par le Président de la République M. LOUBET qui arriva à la cérémonie en automobile. "C'est la première fois que, dans une sortie officielle, Mr Loubet se sert de ce mode de locomotion" souligne, dans son compte-rendu, le journal "Le Temps" du 1er décembre 1905. Nous n'étions encore qu'aux balbutiements de ce mode de locomotion.

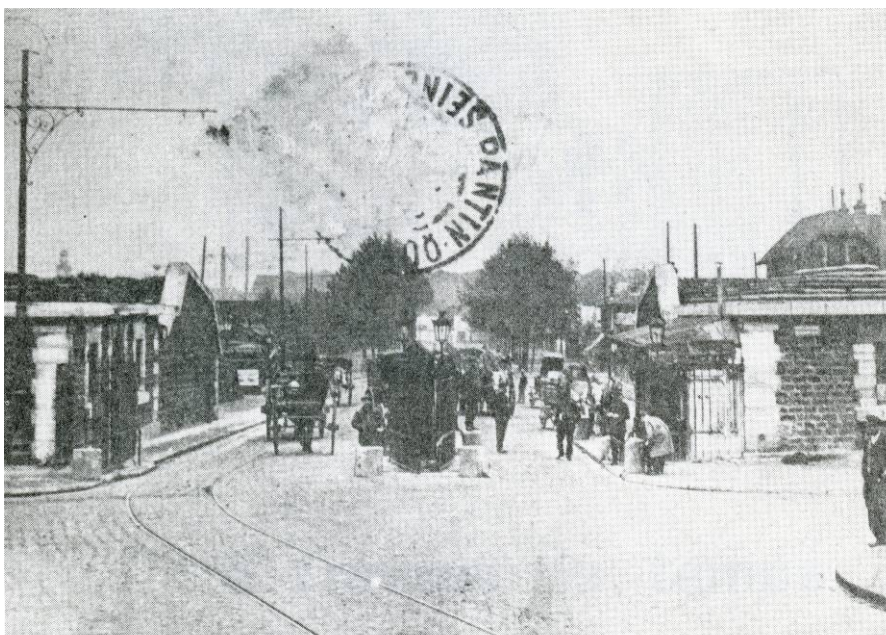
Le Conseil Municipal d'Aubervilliers assistait à l'inauguration du nouvel hôpital. Le Président Loubet visita "ces pavillons, sans étage, qui se succèdent le long d'une interminable avenue en ligne droite". Le Président, héroïque, ne craignait donc pas la contagion ?... "Il n'y a encore aucun malade dans l'hôpital" précise le journaliste du journal "Le Temps".

Pour terminer la cérémonie, le directeur de l'Assistance Publique, Mr Mesureur, remit au Président de la République "un superbe album contenant les vues photographiques de l'hôpital".

Ainsi donc, en 1905, l'hôpital Claude Bernard faisait l'orgueil de ses promoteurs. Tout neuf, il était considéré comme un modèle du genre.



L'hôpital Claude Bernard au début du siècle



La Porte d'Aubervilliers avant la destruction des fortifications
L'hôpital Claude Bernard est sur la droite

Table des matières

11 NOVEMBRE 1918	3
FIN DE LA PREMIERE GUERRE MONDIALE	3
LA GUERRE VUE A TRAVERS LES REGISTRES DE L'ECOLE DE FILLES JEAN MACE	3
LES REFUGIEES :	3
LES ORPHELINES :	3
LA VIE QUOTIDIENNE :	4
LES BOMBARDEMENTS :	5
AMERICANOMANIE :	5
REFLEXIONS DU CONSEIL DES MAITRESSES POUR TERMINER :	6
HISTOIRE DE L'HOPITAL TEMPORAIRE QUI DEVINT, EN 1905, L'HOPITAL CLAUDE BERNARD	7
UN HOPITAL POUR CONTAGIEUX	7
UNE VRAIE "COUR DES MIRACLES"	8
"UN HOPITAL POUR RIRE" (SIC)	9
L'HOPITAL "CLAUDE BERNARD" REMPLACE L'HOPITAL "TEMPORAIRE"	11
TABLE DES MATIERES	13